Du Conte des Mille
et une Nuit

O

907

Theatre 019 SMRS
a 5289316

P3
Th7

UN CONTE

DES MILLE ET UNE NUITS,

OPERA-COMIQUE, EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, DEVANT LEURS MAJESTÉS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE LA HAYE, LE 5 AVRIL 1807.

PAROLES DE M. ALEXANDRE DE FERRIERE,
MUSIQUE DE M. PLANTADE.

A LA HAYE,
CHEZ VOSMAER ET FILS. 1807.

A SA MAJESTÉ

LE ROI DE HOLLANDE.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ est le PROTECTEUR DES LETTRES. C'est à ce titre, que je dois la faveur de publier cet ouvrage, sous les auspices de VOTRE MAJESTÉ. Son suffrage fut le prix le plus flatteur de mon travail. L'honneur, qu'Elle daigne m'accorder aujourd'hui, en est la plus noble récompense.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

SIRE,

De votre Majesté,

Le très fidèle et très
dévoué sujet,

ALEX. DE FERRIÈRE.

La Haye, le 15 *Avril*, 1807.

PERSONNAGES.

HAROUN ALRASCHID, *Calife de Bagdad.*

GIAFAR, *Grand Visir.*

NOUREDIN, *jeune Persan.*

FATMÉ, *sœur de Nouredin.*

IBRAHIM, *Concierge du palais.*

Suite du Calife.

La scène se passe à Bagdad, dans un des palais du Calife.

Le théatre représente de magnifiques jardins. Une table et des sièges sont sur le devant de la scène, à gauche du Spectateur, et sous un kiosk élégant.

UN CONTE
DES MILLE ET UNE NUITS.

SCÈNE PREMIÈRE.

NOUREDIN, FATMÉ, IBRAHIM, *un peu gris.*

IBRAHIM.

PAR ici, mes enfans, par ici! Reposés vous en ce lieu, tant qu'il vous plaira. Je vais vous chercher des rafraichissemens.

NOUREDIN.

Nous vous donnons bien de la peine.

IBRAHIM.

Laissés donc! Seriés vous déja fachés de m'avoir fait plaisir? Je ne vous demande qu'un instant: je reviens à vous, tout à l'heure. (*Il sort.*)

SCÈNE SECONDE.

NOUREDIN, FATMÉ.

FATMÉ, (*s'asseyant près de la table.*)

Je n'en puis plus! Depuis midi, nous marchons au hazard: mes forces sont épuisées. Où sommes nous?

NOUREDIN.

Je l'ignore. Ce quartier à l'extrêmité de Bagdad, et loin de celui que nous habitions, m'est

absolument inconnu: mais par cette raison même nous y sommes en sureté: c'est ce qui m'a décidé à y porter nos pas.

FATMÉ.

Dans la situation, où nous nous trouvons, tu t'es un peu légèrement adressé à ce vieillard.

NOUREDIN.

Que dis-tu donc, ma sœur! D'abord cet homme est gris. Ensuite, à la manière dont il nous a acceuillis, je suis sûr qu'il aime l'argent. Tu vois bien que c'est ce qu'il nous faut.

FATMÉ.

Ces magnifiques jardins, ce beau palais, dont ils dépendent, seroient-ils à lui? Il ne parait pas d'un rang assés élevé.....

NOUREDIN.

Que nous importe? Nous avons besoin de lui; voilà tout ce que j'ai considéré. (*Il s'asscoit de l'autre côté de la table.*) Eh bien, ma chére Fatmé, comment trouves-tu cette journée?

FATMÉ (*riant.*)

Charmante, en vérité.

NOUREDIN (*gaiment.*)

Ce matin, maitres d'un palais superbe, en-

tourés d'esclaves nombreux, disposant d'une fortune immense!

FATMÉ (*gaiment.*)

Ce soir, sans azile, seuls, et n'ayant pour toute ressource qu'une bourse.....

NOUREDIN (*La tirant de son sein.*)

Heureusement assés bien garnie.

FATMÉ.

Quel enchainement de fatales circonstances! Notre oncle nous appelle à Bagdad; nous quittons Bassora, pour venir auprés de lui.....

NOUREDIN.

Il meurt pendant que nous sommes en route. Nous arrivons pour receuillir son héritage; mais à peine jouissons nous de ses bienfaits.....

FATMÉ.

Que le Calife s'avise de m'aimer!

NOUREDIN.

Adieu notre bonheur! Mais comment cet amour lui est-il donc ainsi venu tout à coup? Car, enfin, il n'y a pas encore huit jours, que nous sommes à Bagdad.

FATMÉ.

Dans notre fuite précipitée je n'ai pu t'en ins-

truire. (*Ils se lèvent.*) Hier, en sortant des bains publics, le mouvement que je fis pour m'élancer sur ma mule, dérangea mon voile, qui tomba á terre. Avant que l'esclave, dont j'étais accompagnée, l'eut replacé sur ma tête, le Calife passa, déguisé, suivant sa coutume, sous les habits d'un simple particulier. Il m'aperçut, et parut frappé de mes traits. Il ordonna à Mesrour, le chef des Eunuques, de savoir mon nom et ma demeure. Mesrour obéit; et ce matin j'ai reçu l'ordre de me rendre au Sérail. Je tiens ces détails du porteur même de ce galant message!

NOUREDIN.

On ne mene pas plus lestement une intrigue! Ces Califes vont vite en besogne!

FATMÉ.

Un homme, que je n'ai jamais vu, dont je ne connais ni le cœur, ni le caractère, me traiter comme une vile esclave, et me confondre avec deux ou trois cents Odalisques, bassement avides d'un de ses regards!

NOUREDIN.

C'est humiliant!

FATMÉ.

Refusé, net!

NOUREDIN.

Tu as bien fait.

FATMÉ.

Oui ; mais sa garde qu'il envoye pour nous arrêter ?

NOUREDIN.

C'est glorieux, cela ! il nous traite du moins de puissance à puissance ; il arme contre nous !

FATMÉ.

Parce que je suis femme il croit m'intimider.

NOUREDIN.

Oh ! nous avons du caractère, et nous le lui prouverons ! Déjà par une prompte fuite, nous avons échappé à ses soldats. Dès que la nuit sera venue, nous sortirons de Bagdad, et nous retournerons à Bassora, chez notre père.

FATMÉ.

Nous lui dirons les mauvais procédés du Calife !

NOUREDIN.

Il sera enchanté de notre courage !

FATMÉ (*riant.*)

Et le successeur du saint Prophète sera au désespoir !

DUO.

NOUREDIN.

Allons, un peu de patience.
Souffrons encor quelques momens ;
Et par la plus douce espérance
Sachons adoucir nos tourmens !

FATMÉ.

Je puis tout souffrir sans me plaindre,
Cher Nouredin, n'es tu pas près de moi?

NOUREDIN.

Oui, de lui tu n'as rien à craindre.
Fatmé, ton frére est encor près de toi.

FATMÉ.

Malgré lui, notre partage
Est le meilleur en ce jour.

NOUREDIN.

L'amitié nous dédommage
Du mal que nous fait l'amour.

Ensemble.

Allons, un peu de patience &c.

FATMÉ.

Mais, Nouredin, je fais une reflexion. Pouvons nous gagner, seuls, la porte de Bassora? Nous ne connaissons pas Bagdad, et la nuit, il est aisé de s'égarer.

NOUREDIN.

Ce bon vieillard nous servira de guide. Une fable et de l'or; il est à nous!..... Il vient! Laisse moi dire; appuie seulement!

SCÈNE TROISIÈME.

NOUREDIN, FATMÉ, IBRAHIM.

IBRAHIM (*Apportant des rafraichissemens.*)

Tenés mes enfans, tenés; du sorbet excellent! Le Calife n'en boit pas de meilleur. (*Fatmé s'assied à table.*)

NOUREDIN (*Lui donnant de l'argent.*)

Faites nous l'amitié d'accepter ce faible dédommagement. (*Il s'assied à table.*)

IBRAHIM (*Regardant l'argent.*)

Comment! tout celá, pour si peu de chose! (*A part*) A qui donc ai-je affaire ici?

FATMÉ.

Quel est votra nom, mon père?

IBRAHIM.

Ibrahim.

NOUREDIN.

Que Dieu prolonge vos jours, Ibrahim! Excusés l'indiscretion de deux étrangers.....

IBRAHIM.

Vous êtes étrangers?

FATMÉ.

Nous voions aujourd'hui Bagdad pour la première fois.

IBRAHIM.

En quoi puis-je vous y servir? Je suis prêt.

NOUREDIN (*Se lèvant avec une gravité ironique.*)

Ibrahim, l'acceuil, que vous nous faites, votre désinteressement, et votre sang froid, tout nous inspire en vous la plus grande confiance; et je vais vous en donner la preuve.

FATMÉ (*à part, en se levant.*)

Que va-t'il lui dire ?

NOUREDIN (*d'un ton fier.*)

Sachés, Ibrahim, que vous voiés devant vous, les enfans du Roi de Bassora !

IBRAHIM (*avec respect.*)

Du Roi de Bassora !

NOUREDIN.

Du Roi de Bassora : voila ma sœur !

IBRAHIM.

Princesse !

FATMÉ (*sourlant.*)

Du Roi de Bassora : Voila mon frère !

IBRAHIM.

Seigneur !

NOUREDIN.

Nous apportons à Bagdad, le tribut annuel, que le Roi, notre auguste père, doit à son cousin le Calife, dont il tient sa couronne.

IBRAHIM.

Seigneur, c'est donc votre suite qui campe depuis hier sous les murs de la ville ?

NOUREDIN (*regardant Fatmé.*)

Notre suite ? Sous les murs de la ville ? Précisément !

FATMÉ (*riant.*)

En attendant la reception solennelle, que le Calife nous prépare.

IBRAHIM.

On m'avait dit que c'était seulement des ambassadeurs.....

NOUREDIN.

Nous avons fait courir ce bruit, pour ménager à sa hautesse une surprise agréable.

IBRAHIM.

Je comprends! je comprends!

NOUREDIN.

Pressés du désir de voir Bagdad, cette ville si fameuse à tant de titres, nous n'avons pu résister à notre impatience. Après avoir recommandé le secret à ceux de notre suite, qu'il a fallu mettre dans notre confidence, nous nous sommes dérobés à tous les regards, et nous avons pénétré dans la ville, où seuls, et graces à ces modestes habits, nous n'avons pas été reconnus. Notre curiosité était vive. Nous nous y sommes livrés sans reflexion. Nous avons beaucoup marché; et comme nous étions sans guide, nous nous sommes bientôt égarés. Accablés de lassitude et de chaleur, nous arrivions sur la place, devant ce jardin, lorsqu'un heureux hazard nous a fait vous rencontrer, et vous demander des rafraichissemens.

IBRAHIM.

Trop heureux de m'être trouvé là, Seigneur! Commandés à votre esclave!

NOUREDIN.

Ibrahim, nous attendons de vous un léger service. La nuit approche; si notre absence se prolongeait davantage, notre suite pourrait s'alarmer.....

IBRAHIM.

C'est naturel.

FATMÉ.

Conduisés nous, par le plus court chemin, à la porte de Bassora.

NOUREDIN, (*lui montrant sa bourse.*)

Cent pièces d'or, si nous sortons de Bagdad, comme nous y sommes entrés, sans être connus!

IBRAHIM.

Cent pièces d'or! C'est payer en Prince! Quel dommage, Seigneur, que je ne puisse pas les gagner!

FATMÉ.

Comment! Vous les refusés!

IBRAHIM.

Non, Princesse! Je dis seulement que votre cousin, notre glorieux Calife, est amoureux, mais très amoureux d'une certaine Fatmé, à laquelle il avait, ce matin, envoié l'ordre de se rendre au Sérail.

FATMÉ.

Qu'a de commun cette Fatmé, avec le service que nous vous demandons?

IBRAHIM (*riant.*)

Au lieu d'obéir, la petite personne a refusé, et a pris la fuite avec son amant.

NOUREDIN.

Avec son amant!

IBRAHIM.

Oui, Seigneur; on l'appelle je crois Nouredin. Le Calife est furieux; il fait chercher partout les fugitifs; il a promis une forte récompense à celui, qui les lui livrerait; et en attendant que l'on soit assuré, qu'ils ne sont pas dans la ville, on en a fermé toutes les portes. Nul ne peut sortir, sans prouver qu'il n'est pas Nouredin, ou Fatmé; et moi même, Seigneur, je serais forcé de prouver.....

FATMÉ.

Cet ordre sévère subsistera-t'il longtems?

IBRAHIM.

Jusqu'à demain, Princesse!

(*Fatmé se rapproche de Nouredin.*)

FATMÉ (*bas à Nouredin.*)

Que devenir?

NOUREDIN (*bas à Fatmé.*)

Faisons bonne contenance! (*haut*) Si je voulois me nommer, les portes nous seraient ouvertes à l'instant.

FATMÉ (*gaiment.*)

Oui! Mais le Calife nous saurait peut-être

mauvais gré, d'être dans Bagdad, sans l'en instruire ?

NOUREDIN.

Eh bien, ma sœur, passons cette nuit dans la ville !

IBRAHIM.

C'est tout simple.

FATMÉ (*riant.*)

Et notre suite, qui sera inquiete ?

NOUREDIN.

Demain, notre présence la rassurera !

FATMÉ.

Oui ; mais où logerons nous ?

NOUREDIN.

Ma foi ! je ne sais.....

IBRAHIM (*à part.*)

Si je pouvais les retenir ! ce serait une bonne affaire !

NOUREDIN.

Nous trouverons facilement un gîte.

IBRAHIM (*à part.*)

Si je leur dis, que ce palais appartient au Calife, ils ne voudront pas y rester ! Mentons !

NOUREDIN.

Recevés, Ibrahim, tous nos remercimens !....

IBRAHIM.

Seigneur, j'osé vous supplier de disposer de ma maison!

FATMÉ.

De votre maison? où donc est-elle?

IBRAHIM.

Ici, Princesse, ici même!

FATMÉ.

Ce palais, que j'apperçois là bas? ces jardins?

IBRAHIM.

Oui, Princesse!

NOUREDIN.

Tout cela est d'une somptuosité!

IBRAHIM.

J'avoue que tout cela est assés bien. J'aurais pu mieux faire! Mais enfin, tels qu'ils sont, le palais et les jardins vous appartiennent; Seigneur, vous êtes ici chez vous.

NOUREDIN (*bas à Fatmé.*)

C'est le concierge, je parie. En l'absence du maitre, il fait les honneurs du logis. Profitons en. (*haut*) Qu'en dis tu, ma sœur? Pouvons nous, sans inconvénient, compromettre ainsi notre grandeur?

TRIO.

FATMÉ.

Eh! mais de si bon cœur Ibrahim nous en prie!

NOUREDIN.

Allons, je cède à son envie.

IBRAHIM.

Cédés, Seigneur,
En ma faveur.

FATMÉ ET NOUREDIN.

En sa faveur
Point de rigueur.

FATMÉ.

Ibrahim, en vous je me fie.

NOUREDIN.

Mais n'allés pas nous découvrir!

IBRAHIM.

Moi! vous trahir!
Plutôt mourir!
Pour vous je donnerais ma vie.

Ensemble.

NOUREDIN.

Ne crains plus rien, ma sœur chérie:
Rassure toi, je t'en supplie.

FATMÉ.

Plus de fraieur, je l'ai bannie:
A nous calmer tout nous convie.

IBRAHIM.

De ma bonté, je le parie,
Chacun d'eux a l'ame ravie.

NOUREDIN.

C'en est fait, je n'hésite plus!

FATMÉ.

Nous acceptons!

NOUREDIN (*donnant de l'argent à Ibrahim.*)

A condition que cette légère somme vous dédommagera de l'embaras, que nous allons vous causer, et que demain, à la pointe du jour, vous nous conduirés par le plus court chemin, et sans nous faire connaitre, à la porte de Bassora.

IBRAHIM.

Seigneur, vous serés obéi!..... Tandis que je vais préparer votre souper, profités de ce moment, pour voir mes jardins. Sans me vanter, vous ne serés pas fachés de les avoir parcourus.

NOUREDIN.

Allons, Princesse, allons! (*bas à Fatmé en s'en allant*) Et puisque tout nous seconde, écartons l'inquiétude jusqu'à demain. (*Ils sortent.*)

SCÈNE QUATRIÈME.

IBRAHIM (*seul, préparant la table*).

J'ai fort bien fait d'offrir un azile aux Princes de Bassora! Je les régalerai aux dépens du Calife, et cela me vaudra beaucoup d'argent! (*avec effusion*) Je débute heureusement dans ma charge de concierge! Installé hier, je trouve aujourd'hui une excellente aubaine! Mais si le Calife venait nous déranger? Eh bien! Il serait charmé de voir, comment je traite ses cousins! Il m'en ferait des remercimens! Je voudrais qu'il vint!..... Je ne l'ai jamais vu; je ne serais pas faché de faire sa connaissance! Mais allons chercher tout ce qui est nécessaire pour le souper (*il sort*).

SCÈNE CINQUIÈME.

LE CALIFE, GIAFAR (*tous deux déguisés*).

LE CALIFE.

Visir, que veut dire ceci? La porte de mon jardin encore ouverte à cette heure; et personne pour en défendre l'entrée; personne dans l'intérieur?

GIAFAR.

Commandeur des Croians, je me repose de tout sur la fidélité du nouveau Concierge, que Mesrour a placé ici. Lui même va vous rendre compte.....

LE CALIFE.

Et de quoi? De sa négligence? Personne aujourd'hui ne sait me servir. Mesrour lui-même laisse échapper Fatmé et son amant!

GIAFAR.

Est-il possible qu'une femme trouble à ce point, la tranquilité de votre hautesse?

LE CALIFE.

Cette femme, Giafar, a pris sur moi un empire, dont je cherche envain à me défendre! Envain pour m'en distraire, je cours au hazard dans Bagdad, sans motif et sans but! Son image me suit partout! Sa démarche, ses graces, l'expression noble et touchante de ses traits, tout en elle m'a séduit! Visir, cette femme est désormais nécessaire à mon bonheur!

GIAFAR (*riant*).

Le Sérail vous l'aura bientôt fait oublier.

LE CALIFE.

Jamais! jamais!

AIR.

Supplice de ma vie,
L'ennui vient, tour à tour,
Des beautés, qu'on m'envie,
M'éloigner sans retour.
Envain, parmi ces belles
Je promène mes vœux.
Jamais aucune d'elles
N'a pu me rendre heureux!

On tremble, en ma présence.
On brigue ma faveur.
On cède à ma puissance
Et non pas à mon cœur.
D'une vaine espérance
Abusé chaque jour,
Je vois l'obéissance
Où je cherche l'amour!

Mais conçois tu le refus et la fuite de Fatmé?

GIAFAR. (*riant*)

Il est surprenant, en effet, qu'elle n'ait pas été flattée de la manière délicate, dont vous lui avés déclaré votre amour, et qu'elle ait été effraiée de ces soldats, envoiés pour l'enlever!

LE CALIFE. (*en colère*)

Giafar! Tu pourrais payer cher, ces plaisanteries, qui m'offensent!

GIAFAR.

Peut-être, si je m'adressais au Calife! Mais en ce moment, je ne vois ici que Selim, que mon fils, auquel je puis parler avec franchise et liberté. Vous même me l'avés ordonné, Sei-

gneur. Eh bien! Daignés m'entendre! Vous, dont tous les instans sont marqués par des bienfaits; qui sous ce déguisement journalier, cherchés sans cesse le bien, que vous avés encore à faire; contre qui déploiés vous aujourd'hui l'appareil de la puissance? Contre une femme, jeune, timide, sans défense, qui ne vous offensa jamais, qui ne vous doit pas son amour, et qui fuiant, toute éplorée, le sort, dont vous la menacés, se demande envain quel crime elle a commis!

LE CALIFE.

Pardonne, Giafar, pardonne, mon père, les emportemens d'un cœur, aigri par des obstacles nouveaux pour lui! La fuite de Fatmé m'irrite et me la rend plus chère! Sa résistance change en un sentiment profond, ce qui, sans elle, n'eut peut-être été qu'un goût passager! Loin de combattre mon amour, aide moi à en assurer le succès! Dis! Quels moyens dois-je employer pour me faire aimer de Fatmé?

GIAFAR.

Je vous connais, Commandeur des Croians, et je repondrais de votre succès, si Fatmé consentait à vous entendre!

LE CALIFE.

Tout espoir de la retrouver n'est pas perdu! Bientôt tout sera réparé! Doux, prévenant, affable, je lui prodiguerai les trésors, les honneurs; et s'il le faut, enfin, je mettrai le trône de Bagdad à ses pieds!

GIAFAR (*regardant du côté où Ibrahim est sorti*).

Commandeur des Croians, on vient de notre côté!

LE CALIFE (*regardant du même côté*).

Ciel ! me trompé-je ! Fatmé dans ces lieux !

GIAFAR.

C'est là cette femme ?.....

LE CALIFE.

Elle-même, Visir ! Ses traits me sont trop présens, pour que je puisse les méconnaitre ! Le jeune Persan, qui l'accompagne, est sans doute l'amant qu'elle me préfére ?

GIAFAR.

Ils s'éloignent après avoir parlé à Ibrahim !

LE CALIFE.

Je veux pénétrer ce mystère !

GIAFAR.

Je vais appeller Mesrour et votre garde.

LE CALIFE.

Non, reste. Mon plan est formé !

SCÈNE SIXIÈME.

LE CALIFE, GIAFAR, IBRAHIM.

IBRAHIM (*entrè chantant, sans voir le Calife et le Visir*).

COUPLETS.

Le bonheur est la grande affaire,
Dont chacun s'occupe ici bas.
Mais le sage le plus austère
Court après, et ne l'atteint pas.
Les sages devraient bien m'en croire !
Plus sage et plus habile qu'eux,
Je passe tous mes jours à boire,
Et quand je bois je suis heureux !

Dans ce monde on ne voit qu'ivresse.
L'homme en place est ivre d'encens ;
L'amant, ivre de sa tendresse ;
L'auteur, ivre de ses talens ;
Le Calife est ivre de gloire ;
Le Visir, ivre d'un vain nom ;
Je suis ivre à force de boire ;
Chacun est ivre à sa façon.

LE CALIFE.

Salut, Ibrahim.

IBRAHIM (*à part*).

Qui diable peut venir ici à cette heure? (*haut*) Par où êtes vous donc entrés, vous autres?

GIAFAR.

Par la porte du jardin, que vous avés laissée ouverte.

IBRAHIM.

C'est vrai! Je ne songeais pas à la fermer. (*Il veut sortir.*)

LE CALIFE.

Demeurés, Ibrahim; je l'ai fermée et personne n'entrera maintenant.

IBRAHIM.

Mais, qui êtes vous?

LE CALIFE.

Officiers de la garde du Calife. Je m'appelle Selim.

GIAFAR.

Et moi, Osmin.

IBRAHIM.

Que voulés-vous ?

LE CALIFE.

Mesrour nous a chargés de vous prévenir, que demain, le Calife passera la journée, dans son palais des Délices. Il vous ordonne de tout disposer en conséquence.

IBRAHIM.

Demain ? (*à part*) C'est bon : demain, je n'aurai plus personne, et tout sera dans l'ordre !..... (*haut*) A présent que votre message est rempli, faites-moi l'amitié de vous retirer.

LE CALIFE.

Ibrahim, rendrons nous compte à Mesrour de ce qui se passe ici ?

IBRAHIM.

De quoi donc ?

GIAFAR.

De ces préparatifs, de ces inconnus, auxquels, sans doute, ils sont destinés ?

IBRAHIM.

Quels inconnus ?

LE CALIFE.

Ceux, que nous venons d'appercevoir avec vous, et qui se sont éloignés.

IBRAHIM.

Allons, allons. Je vois bien que vous savés tout! Mes amis, n'en parlés pas! Si le Visir le savait, je perdrais ma place!

GIAFAR.

Mais notre devoir!

IBRAHIM, (*il tire sa bourse.*)

Votre devoir? Combien voulés-vous pour ne pas faire votre devoir?

LE CALIFE.

L'intérêt n'est pas le motif, qui nous anime.

IBRAHIM, (*serrant son argent.*)

Tant mieux.

LE CALIFE.

Ces apprêts annoncent une fête. Nous serions bien aises d'y assister.

IBRAHIM.

Je le crois bien!

GIAFAR.

A ce prix, je consens à me taire.

IBRAHIM.

C'est impossible.

LE CALIFE.

Pourquoi ?

IBRAHIM.

Si vous saviés quels sont mes hôtes, ce soir!

LE CALIFE.

Quels qu'ils soient, je ne crois pas leur faire déshonneur.

GIAFAR.

Sans doute, et d'obscurs étrangers.....

IBRAHIM.

D'obscurs étrangers ! Apprenés, malheureux que vous êtes, que ce sont les cousins du Calife.....

LE CALIFE.

Les cousins du Calife! (*à part au Visir*) Je ne m'en connais point!

IBRAHIM.

Les enfans du Roi de Bassora!

GIAFAR.

Les enfans du Roi de Bassora! (*à part au Calife*) Il n'en a jamais eu.

IBRAHIM.

Pas davantage, mes amis! Ils viennent à Bagdad, pour des raisons, qui ne vous regardent pas. Ils ont laissé leur suite campée sous les murs de la ville, et sont entrés seuls..... Mais moi, qui vous conte tout cela; je trahis leur secret; car ils ne veulent pas être connus!

LE CALIFE.

Ils ne veulent pas être connus!

IBRAHIM.

Non, vraiment. C'est une surprise qu'ils ménagent à sa Hautesse!

GIAFAR, (*à part au Calife.*)

Nouredin et Fatmé abusent de la crédulité d'Ibrahim.

LE CALIFE (*à part au Visir.*)

Ils ne m'échapperont pas!

IBRAHIM.

Vous sentés bien, que des gens comme vous, ne sont pas faits, pour se mettre à table avec les enfans du Roi de Bassora.

LE CALIFE.

Puisque les Princes cachent leur rang, toute distinction cesse. J'insiste pour rester.

IBRAHIM.

Bah!

GIAFAR.

Nous resterons, ou le Visir saura tout.

IBRAHIM.

Décidément ?

LE CALIFE.

Oui, très décidément.

IBRAHIM.

Il n'y a pas moyen de vous résister. Vous resterés. Vous voiés, que je vais au devant de ce qui peut vous plaire. A votre tour, rendés moi un grand service.

GIAFAR.

Volontiers !

IBRAHIM.

N'allés pas vous aviser de dire devant les Princes, que nous sommes ici chez le Calife !

LE CALIFE.

Et pourquoi ?

IBRAHIM.

Vous êtes bien curieux ! J'ai mes raisons pour ça. Ce soir nous sommes ici chez moi.

LE CALIFE.

Ah ! chez vous !

IBRAHIM.

Oui, chez moi ! Si vous voulés bien le permettre ! Le palais et les jardins m'appartiennent ce soir. Soiés discrets et complaisans, et je vous inviterai encore, lorsqu'une autre fois, il se présentera quelqu'occasion comme celle-ci....

GIAFAR.

Le Prince et la Princesse viennent à nous!

IBRAHIM.

Eloignés vous un moment. Que je les dispose à vous recevoir.

LE CALIFE.

Fort bien! (*à Giafar*) Je vais achever de te faire connaitre mon projet. (*Ils sortent.*)

SCÈNE SEPTIÈME.

IBRAHIM *seul.*

Il n'y a pas moyen de les renvoier! Mais comment dire cela aux cousins du Calife?

SCÈNE HUITIÈME.

NOUREDIN, FATMÉ, IBRAHIM.

NOUREDIN.

Voici tout ce qu'il nous faut!

FATMÉ.

Il est impossible d'avoir un office plus délicatement et plus abondament garni, que le votre.

IBRAHIM (*à part.*)

Je le crois bien; l'office du Calife. (*haut*) Aussi vous avés choisi!....

FATMÉ.

Tout ce qu'il y avait de meilleur, j'en conviens!

NOUREDIN.

Aidés moi, Ibrahim, à mettre ce tapis sur la table!

IBRAHIM.

Comment, Seigneur, vous avés apporté ce tapis? (*à part*) Si le Calife s'en doutait!

FATMÉ.

Nous boirons dans ces beaux vases!

IBRAHIM.

Princesse, je vous en supplie, prenés bien garde de casser celui-ci! (*à part*) La coupe du Calife!

NOUREDIN.

J'ai apporté de ce vin, qui m'a paru excellent.

IBRAHIM.

Seigneur, notre saint Prophète défend d'en boire!

NOUREDIN.

J'ai cru, que vous aviés oublié sa défense.

FATMÉ.

Allons, Ibrahim, point d'hypocrisie. Ecoutés moi.

RONDEAU.

Retenés bien cette leçon
D'une aimable philosophie.
Il faut toujours à la raison
Savoir joindre un peu de folie.

Sans crime on peut orner de fleurs
Les jours si tristes de la vie!
Et par quelques instans flatteurs
Rompre un peu leur monotonie.
N'accordons pas tout au desir;
Mais évitons l'excès contraire;
En sagesse, comme en plaisir,
Ne prétendons jamais tout faire.

Jouir de tout, modérément,
C'est la maxime la plus sage.
Eh bien! c'est que précisément
De tout elle permet l'usage.

Retenés bien cette leçon etc.

NOUREDIN.

Allons. Tout est prêt! Mettons nous à table. Ma soeur, ici; vous, Ibrahim... (*Ils s'asseient.*)

IBRAHIM.

Seigneur, le respect me défend.....

NOUREDIN.

Oublions mon rang, Ibrahim; le souper en sera plus gai. Mettés vous là.

IBRAHIM.

J'obéirai, Seigneur. Mais auparavant, je vous demande bien pardon d'avoir oublié de vous dire, que j'avais prié à souper, pour ce soir, deux de mes amis.

NOUREDIN.

Nous espérions être seuls?

IBRAHIM.

Seigneur, leur visite m'a véritablement contrarié.

FATMÉ.

Leur visite!.. Ils sont donc ici?

IBRAHIM.

Oui, Princésse. Mais je n'ai pas voulu vous les présenter, avant d'en avoir obtenu la permission. Ils sont là.

FATMÉ.

Vous saviés, que nous ne voulions pas être connus!

IBRAHIM.

Aussi ne leur ai-je rien dit! Oh! Je sais garder un secret!

NOUREDIN (*bas à Fatmé.*)

Il n'y a pas deux partis à prendre; il faut les recevoir (*haut*) Eh bien! Ibrahim, ils souperont avec nous.

IBRAHIM.

Seigneur, je vous remercie pour eux! (*il appelle dans la coulisse*) Approchés, mes amis, approchés!

SCÈNE NEUVIÈME.

Les Précédans, LE CALIFE, GIAFAR (*toujours déguisés.*)

IBRAHIM (*embarrassé.*)

Ce sont de braves gens, je vous assure! Ils

sont mes parens... et de très près. (*bas au Calife et à Giafar.*) Dites comme moi! (*haut*) Celui ci s'appelle Sélim, celui là Osmin; tous deux officiers de la garde du Calife!

NOUREDIN.

Qu'ils soient les bien venus!

IBRAHIM (*à Nouredin et à Fatmé.*)

Ils ne vous connaissent pas. (*haut*) Mes chers parens, vous voiés deux voiageurs, qui sont venus loger chez moi, cette nuit. (*Bas à Giafar et au Calife.*) Faites bien semblant de ne pas les connaitre!

LE CALIFE.

Nous comptions vous trouver seul, Ibrahim. Si nous sommes importuns....

FATMÉ.

Votre présence ajoute un nouveau prix à l'hospitalité, que nous accorde Ibrahim!

IBRAHIM.

Asseions nous... A présent, je n'attends plus personne!.. (*Ils se mettent à table.*)

LE CALIFE.

Je n'ai jamais vû ces jardins avec autant de plaisir! Ils me semblent embellis d'un nouveau charme!

IBRAHIM.

Tu crois? Et de quel charme donc?

LE CALIFE.

De celui, que la beauté répand autour d'elle!

FATMÉ.

On voit sans peine, que vous habités la cour d'un Calife, célèbre par sa galanterie!

NOUREDIN.

Et par son goût un peu vif pour les belles!

IBRAHIM.

J'aime aussi les belles, moi! Buvons aux belles! C'est du vin de schiras, délicieux, digne du Calife!

GIAFAR.

Ce Prince a des qualités essentielles.....

LE CALIFE.

Auxquelles on ne croit point: n'est-il pas vrai, Madame?

FATMÉ.

Je l'ignore. Prendrés vous un fruit?

LE CALIFE.

Vous l'ignorés, Madame?

FATMÉ.

Cela vous étonne?

LE CALIFE.

Je l'avoue... Car tout Bagdad vient d'en être témoin.

NOUREDIN.

Que voulés vous dire?

LE CALIFE.

Que la fuite de Fatmé en est la preuve ! Mais, Madame, l'ignore peut-être aussi ?

FATMÉ.

Non. Ibrahim m'a dit tout ce que je désirais en savoir.

IBRAHIM.

C'est vrai ! . . . A propos, buvons à cette petite Fatmé, qui fait tourner la tête à sa Hautesse. L'a-t'on retrouvée ?

LE CALIFE.

J'ai beaucoup de confiance dans le bonheur du Calife. Fatmé ne lui échappera pas.

NOUREDIN.

Vous pourriés fort bien vous tromper.

LE CALIFE (*vivement.*)

Non plus que son audacieux amant !

IBRAHIM.

Buvons à son amant ! Un beau jeune homme, ma foi !

LE CALIFE.

Le connaitriés vous, Ibrahim ?

IBRAHIM.

Moi ! Je ne l'ai jamais vu ! Mais il faut bien que cela soit ainsi, puisque Fatmé le préfère au Calife. . . . .

FATMÉ.

Qui se présente avec tant de graces, de douceur!

LE CALIFE.

Son impatience ne lui a pas laissé le choix des moyens.

GIAFAR.

Sélim sait mieux; que personne, que le Calife en a de plus doux et de plus réels.

NOUREDIN.

Au reste, cette avanture est une leçon, dont il pourra profiter.

FATMÉ.

J'en doute! Il n'est pas aisé de corriger un Calife!

IBRAHIM.

Ils sont fiers en diable! Tiens, Sélim; bois, mon ami.

LE CALIFE.

Nos moeurs, nos loix épargnent à nos souverains, ces démarches communes.....

NOUREDIN.

C'est-à-dire, qu'elles les dispensent d'être aimables.

FATMÉ (*riant.*)

Oui; ils commandent l'Amour comme l'obéissance; au nom de l'Alcoran. Mais l'Amour est mauvais Musulman.

IBRAHIM (*riant aussi.*)

Mon cher Parent, tu commences à déraisonner.

LE CALIFE (*Il se lève de table; tous en font autant. Ibrahim seul reste assis.*

Selon vous, Madame, que devait donc faire le Calife ?

FATMÉ.

Je n'en sais rien ! Cela ne me regarde pas. Mais à la place de Fatmé, voici ce que je lui dirais.

COUPLETS.

Quoi, vous voulés que le hazard
Au choix du tendre Amour préside !
Vous voulés qu'un premier regard
D'un penchant éternel décide !
Mais le bonheur, qu'au premier jour
On se promet, sans se connaitre,
Trop tard vous l'apprendrés, peut-être,
C'est la chimère de l'Amour.

Dans vos succès précipités
L'estime n'est pour rien encore.
Vos talens, et vos qualités,
Comme vos goûts, on les ignore.
Avant la fin du premier jour,
Trop tard vous l'apprendrés, peut-être,
Croire s'aimer, sans se connaitre,
C'est la chimère de l'Amour.

Pour échapper à ce danger,
Souffrons un examen sévére.
Si ce n'est pas pour nous juger,
Que ce soit au moins pour nous plaire.
Un seul regard, le premier jour,
Ne m'enflammera point, peut-être.
Mais afin de le mieux connaitre,
Sans chimère voions l'Amour.

LE CALIFE.

Fatmé oserait-elle, Madame, donner cette leçon au Calife?

FATMÉ.

Oh mon dieu, oui..... Si je la juge d'après moi.

IBRAHIM (*très gris.*)

Elle est fort belle cette leçon,...., elle est fort belle!.... Mais nous n'avons plus de vin.... (*Au Calife et au Visir*) Je ne comptais pas sur vous deux; et sans reproche, vous avés fait honneur à celui-ci. Je vais en chercher d'autre, qui ne lui céde en rien. (*Il se lève, veut marcher et chancelle.*)

NOUREDIN.

Ibrahim, je vais avec vous.

IBRAHIM.

Allons donc! Je ne souffrirai jamais, certainement....

NOUREDIN (*se lèvant.*)

Je ne vous quitte pas! (*à part*) Je serai plus tranquille sur notre sureté.

LE CALIFE, (*bas au Visir.*)

Ne les perd pas de vue!

GIAFAR (*se lèvant.*)

Je partagerai la peine, que vous prenés. Ibrahim, je crois, a besoin de nous deux.

IBRAHIM.

Allons donc, puisque vous le voulés!

SCÈNE DIXIÈME.

LE CALIFE, FATMÉ.

FATMÉ.

Vous êtes rêveur, Selim?

LE CALIFE.

Je l'avoue. Il se fait, dans mes idées, une étrange révolution. Ce que vous venés de me dire, Madame.....

FATMÉ.

Est une vérité d'expérience.

LE CALIFE.

Je commence à le croire.

FATMÉ.

Ah! vous devenés raisonnable.

LE CALIFE.

Mais comment le Calife pouvait-il céder, sans honte, au refus orgueilleux de Fatmé?

FATMÉ.

Il n'y a point de gloire dans la violence. Il n'y a pas de honte à ne pas l'employer. Vous, par exemple, Selim, vous êtes jeune, riche, sans doute?

LE CALIFE.

On le dit.

FATMÉ.

Vous occupés un poste honorable à la cour.

LE CALIFE.

J'ose ajouter, distingué.

FATMÉ.

Vous êtes passablement vif, et fier de vos prérogatives, de vos honneurs!

LE CALIFE.

Comme le Calife, lui-même.

FATMÉ.

Eh bien! Mettés vous à sa place.

LE CALIFE.

J'y suis.

FATMÉ.

Dans cette circonstance, vous seriés-vous comporté, comme il a fait?

LE CALIFE.

Vous m'embarrassés.

FATMÉ.

Prononcés.

LE CALIFE.

Je n'ose. Je voudrais, à mon tour, vous faire une question.

FATMÉ.

Qui vous en empêche?

LE CALIFE.

C'est que, pour y répondre, il faudrait être Fatmé.

FATMÉ, (*riant.*)

Belle difficulté! Supposés que je sois Fatmé.... Je suis femme; je dois savoir son secret.

LE CALIFE, (*riant.*)

En effet; moi, le Calife; et vous, Fatmé!.... La fuite de Fatmé n'a-t'elle réellement d'autre motif, que celui dont parle votre romance.

FATMÉ.

Il m'aurait suffi; et je crois penser comme elle.

LE CALIFE.

Quoi, Madame, cette seule considération....

FATMÉ.

Décide à mes yeux votre question. Il y allait, pour elle, du bonheur de sa vie!

LE CALIFE.

Eh bien! Madame, la douce certitude, que vous me donnés ici.....

FATMÉ.

Quelle certitude?

LE CALIFE.

Que Nouredin n'est point aimé de Fatmé!....

FATMÉ.

Je n'ai pas dit un mot de tout cela; vous me faites parler.

LE CALIFE.

Comment, Madame?

FATMÉ.

Que l'attachement de Fatmé, pour Nouredin, ait contribué à sa fuite, rien de plus possible.

LE CALIFE, (*avec colère.*)

Le Calife, en ce cas, a dû les punir.....

FATMÉ.

Les punir!

LE CALIFE.

De lui avoir manqué de respect et d'obéissance.

FATMÉ.

Mais nous parlons d'amour.

SCÈNE ONZIÈME.

Les précédans, GIAFAR, NOUREDIN, IBRAHIM.

GIAFAR.

Qu'est-ce donc? La conversation parait animée.

FATMÉ.

Selim prêche encore, en faveur du Calife, l'obéissance et le respect. Ce sont, sans doute, de fort beaux sentimens: mais je crois que l'Amour les commande, en notre faveur, aux amans.

GIAFAR.

Ne pouvons-nous donc parler d'un autre objet?

LE CALIFE.

Oui, Madame. Lorsqu'un sujet, rival témé-

raire, ose résister aux ordres de son maitre, le Calife a le droit de le punir.

NOUREDIN.

Eh de quoi? De ce qu'il a sû plaire?

LE CALIFE (*bas à Giafar.*)

Je crains de me trahir!

FATMÉ.

Ce droit, Selim, n'est que le droit de se faire haïr.

LE CALIFE (*à Giafar.*)

Osmin, sortons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE DOUZIÈME.

NOUREDIN, FATME, IBRAHIM.

NOUREDIN.

Quel attachement pour le Calife!

FATMÉ.

Cela fait son éloge!.... Il est aimable, au fait; et à travers toutes ses idées, on distingue des qualités vraiment essentielles.

NOUREDIN (*riant.*)

A ton tour, ma sœur, il me semble que tu mets de la chaleur à le défendre.

IBRAHIM.

Seigneur, je vous prie d'excuser mon parent.., Il ne savait pas, à qui il avait l'honneur de parler.

NOUREDIN.

Tout est pardonné, Ibrahim! Le moyen d'en vouloir à l'aimable Sélim! N'est-ce pas ma sœur? (*On entend du bruit.*)

FATMÉ.

Tu railles; mais j'ai raison! Qu'est-ce que ce bruit?

SCÈNE TREIZIÈME.

Les précédans, LE CHŒUR.

(*Le chœur entre.*)

Hommage à la beauté touchante,
Qui sait captiver tous les cœurs!
Et dont la grace bienveillante
Adoucit l'éclat des grandeurs.

UN PERSAN.

Ah! Seigneur, que d'alarmes vous avés causées à vos fidèles serviteurs!

NOUREDIN (*à sa sœur.*)

Que signifie ceci?

UN PERSAN.

Ah! Madame, que le saint Prophète soit loué de ce qu'enfin nous vous avons retrouvée.

FATMÉ (*à son frère.*)

Je ne conçois pas!

UN PERSAN.

Inquiette de votre longue absence, Seigneur,

votre suite a, par mes ordres, pénétré dans Bagdad, et jusqu'au palais du Calife. Nos craintes ont éveillé celles de sa Hautesse, qui a ordonné de vous chercher partout. Des renseignemens certains nous ont bientôt appris que vous étiés ici, et nous nous sommes empressés....

NOUREDIN.

Mes amis, vous vous trompés certainement....

UN PERSAN.

Seigneur, nous remplissons un devoir bien doux.

NOUREDIN.

A qui croiés vous donc parler?

UN PERSAN.

Aux enfans de notre auguste maitre, du Roi de Bassora.

IBRAHIM (*à part*).

C'est juste, il ne se trompe pas.

FATMÉ.

Nous ne sommes pas ce que vous pensés. Si vous nous connaissiés....

UN PERSAN.

Nous savons, Princesse, que vous ne voulés pas être connue; mais le voile, qui vous enveloppait, est déchiré.

IBRAHIM.

Allons, Princesse, puisque votre voile est déchiré, convenés que vous êtes....

NOUREDIN.

Encore une fois nous vous déclarons.....

UN PERSAN.

Pourquoi vouloir garder un déguisement désormais inutile ? Seigneur, rendés vous à nos vœux, et aux honneurs, que le Calife, votre cousin, vous prépare.

NOUREDIN.

Mais regardés nous donc bien!... Sommes nous les personnes que vous cherchés ?

UN PERSAN.

Seigneur, vous vous amusés aux dépens de vos serviteurs.

NOUREDIN.

Je vous assure, que je ne m'amuse pas du tout.

LE CHŒUR.

Salut aux enfans du Roi de Bassora !

FATMÉ (*à part à Nouredin.*)

Tu verras, que nous serons obligés d'être Princes !

NOUREDIN. (*bas à Fatmé.*)

Pourquoi pas ? Il me vient une idée !

IBRAHIM.

Seigneur, je n'y puis plus tenir. Permettés moi de découvrir votre sécret. (*au chœur*) Oui mes enfans, vous avés raison. Voila le Prince et sa sœur. Ils se moquoient de vous ; et vous

êtes trop heureux. Pour moi, qui n'ôse pas me permettre ces gaités là, je vous dis la vérité.

NOUREDIN.

J'en conviens. Princesse, c'est assés résister. Ce serait mal reconnaitre les bontés de sa Hautesse, que de refuser plus longtems, de nous avouer pour ses cousins. (*Bas à Fatmé*) Dis comme moi.

FATMÉ.

Allons. Puisqu'il le faut, j'avoue que je suis Princesse de Bassora.

IBRAHIM.

J'en étais sûr.

NOUREDIN (*au chœur.*)

Mes amis, je ne veux pas, je ne dois pas attendre ici le Calife. L'usage exige, que je ne me présente pas à ses yeux, avant ma première audience. Je vais donc, à l'instant, quitter ces lieux, et sortir de la ville, sans délai et sans éclat. Tandis qu' Ibrahim servira de guide à ma sœur et à moi, vous attendrés ici sa Hautesse, pour la tranquiliser, et lui exposer les motifs de notre départ. Vous me répondés, sur votre tête, de l'exécution de cet ordre (*Le chœur sort*).

SCÈNE QUATORZIÈME.

Les Précédans, moins LE CHŒUR.

FATMÉ (*riant, à Nouredin.*)

Tu prends bien ton tems, pour te livrer à tes folies!

NOUREDIN (*bas à Fatmé.*)

Crois tu que je fasse le Prince, pour m'amuser ! Ibrahim va nous conduire : à la faveur de la nuit et de son ivresse, nous lui échapperons facilement. (*haut*) Allons, Ibrahim, marchons.

IBRAHIM.

Seigneur, je suis prêt à vous conduire, droit à la porte de Bassora.

NOUREDIN.

Nous vous suivons.

(*Il se présentent d'un côté, deux gardes du Calife les empêchent de sortir : même jeu, de l'autre côté : surprise.*)

IBRAHIM (*avec inquiétude et fraieur.*)

Seigneur ! Princesse ! Ne m'abandonnés, pas en grace ! Vous voiés dans quelle situation je me suis mis, pour vous faire plaisir. Soutenés moi un peu, je vous supplie : j'en ai grand besoin.

Un Coriphée (*annonçant.*)

Le Calife !

(*Fraieur de Fatmé, de Nouredin et d'Ibrahim.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

Tous les personnages, LE CHŒUR.

(*Le chœur entre.*)

CHŒUR.

Dans ces jours solennels,
Au plus grand des mortels

Elevons des autels.
Que la reconnoissance
Célèbre sa puissance,
Ses bienfaits, sa clémence.

Qu'il règne avec splendeur!
Aux vertus, au courage,
Grand Dieu! donne en partage
La gloire et le bonheur!

(*Le Calife entre, précéde de ses gardes. Il a les habits de sa dignité, ainsi que le Visir. Fatmé, Nouredin et Ibrahim se prosternent.*)

LE CALIFE.

Relevés vous, Madame! Cette soumission, que la crainte seule vous commande, m'aurait flatté, lorsqu'un autre sentiment pouvait l'inspirer!

FATMÉ.

Malgré votre courroux, Seigneur, j'oserai me justifier!.... Ciel! Le Calife! Sélim!

NOUREDIN.

Ah! Seigneur, votre Hautesse daignera t'elle nous pardonner!

LE CALIFE.

Sélim n'a point oublié la leçon, que vous lui avés donnée, Madame; et le Calife en a sû profiter. Nouredin: je vous unis à Fatmé....

FATMÉ.

Non, Seigneur: Nouredin ne sera point mon époux!

LE CALIFE.

Eh quoi! Madame, ne l'aimés vous pas?

FATMÉ.

Beaucoup, Seigneur; mais comme mon frère!

LE CALIFE.

Serait-il vrai, Nouredin?

NOUREDIN.

Oui, Seigneur: Fatmé n'est que ma sœur!

LE CALIFE.

Ah! je respire, et j'ôse concevoir enfin quelqu'espérance. Mais pour faire valoir mes droits, Madame, souffrés, que j'ai recours à vos conseils; que j'apprenne de vous, à vous mériter.

FATMÉ.

Seigneur, tant d'honneur ne nous appartient pas!

GIAFAR. (*Ironiquement.*)

Comment aux enfans du Roi de Bassora! Aux cousins du Calife!

NOUREDIN.

Daignés excuser un mensonge dicté par la nécessité!

FATMÉ.

Commandeur des Croians, nous ne sommes, en effet, que les enfans d'un simple négociant de Bassora.

LE CALIFE.

Que j'élève, dès ce jour, ainsi que Nouredin, au rang de mes Visirs! Vous m'avés appris, Madame, à connaitre le véritable amour. Il est bien juste que vous en recueilliés le prix. Venés, Fatmé, le trône vous attend.....

FATMÉ.

Commandeur des Croians, Sélim, m'avés vous dit, n'a pas oublié ma leçon!

LE CALIFE.

Non, Fatmé, et le Calife ne veut obtenir votre amour et votre main, que du tems et de ses soins.

GIAFAR.

Quant à Ibrahim.....

IBRAHIM.

Seigneur, me voilà.

GIAFAR.

Il n'est plus concierge de ce palais.

IBRAHIM.

Seigneur, permettés donc, je vous prie...

NOUREDIN.

J'ôse intercéder en sa faveur!

FATMÉ.

Sans lui, Sélim ne m'eût pas réconciliée avec le Calife!

LE CALIFE.

Je lui pardonne.... Visir, qu'il ait cependant un autre emploi. Je n'ai plus de parens à reconnaitre.

IBRAHIM.

Seigneur, vous me chassés; c'est fort bien fait. J'ai commis une faute. Vous m'en punissés. C'est juste. Je n'ai rien a dire. Mais vous avés promis une récompense à celui, qui vous livrerait Fatmé. La voila, Seigneur: je vous la livre; et vous êtes trop juste, pour ne pas ordonner....

LE CALIFE (*riant.*)

Qu'on lui donne 500 pièces d'or! Eh bien! Madame, croiés vous maintenant à la puissance du premier regard?

FATMÉ.

Seigneur, il est impossible de mieux commencer le premier jour.

NOUREDIN.

Tant d'amour et tant de prudence! Ah, Seigneur, je crois rêver un conte de nos mille et une nuits.

LE CHŒUR.

Dans ces jours solennels,
Au plus grand des mortels,
Elevons des autels etc.